

Trois nuits de siège

LORSQUE les géographes anciens voulaient abriter derrière une formule saisissante leur ignorance des terres inexplorées, ils disaient d'elles : c'est le domaine des lions. *Hic leones sunt*. Voilà tout-à-l'heure trois quarts de siècle que l'on a commencé à reconnaître le Congo, à relever le tracé du grand fleuve et la topographie des vallées qu'il arrose ; mais l'explorateur a pu avancer dans toutes les directions, et, derrière lui, le géographe, relever la carte de cette partie de l'Afrique équatoriale, les lions sont toujours là : *hic leones sunt*. Rien ne les a délogés, ni les carnavans des explorateurs, ni l'éveil de l'industrie, ni la marche, lente mais réelle, de la civilisation. Le Congo est leur patrie de choix, et notre Katanga en est infesté au moins autant que les autres provinces de la colonie. *Simba*, le lion, le terrible lion, terreur des chefferies congolaises, nous fait trop souvent sentir son haleine toute proche. Tenez, voici la dernière des visites nocturnes dont nous a honoré sa fauve majesté. Elle s'est close par une victoire, mais peu s'en est fallu qu'elle ne touchât au tragique.

Visite plutôt inopportune. — Plantureux repas pris à nos frais. — Un double piège habilement machiné. — Retour des affamés. — Instants dramatiques. — Le bilan d'une nuit.

Ce matin-là, deux décembre, à la petite aube, comme une rumeur sourde, un bruit d'altercation, un mélange confus et criard de voix nous arrivaient des huttes toutes proches. "Dispute de ménage à ménage. Un gosse aura volé quelque chose dans la cabane voisine, et les parents se chamaillent. Ils pourraient tout de même bien nous laisser dormir, aujourd'hui dimanche que la prière du matin est plus tard qu'en semaine. On ne dérange pas ainsi les gens à l'aube."

Ainsi monologuait, en se retournant sur sa natte, un vieux broussard de salésien, quand les yeux hagards, les traits fatigués par une nuit blanche, se dressa sur le seuil de sa hutte un de ses collègues, très sommairement vêtu.

"Eh bien, vous êtes gentil, vous ! Vous n'avez pas entendu tout le vacarme de cette nuit ? J'ai eu beau appeler, hurler, personne n'est accouru."

— Quoi, que s'est-il passé ?

— Vraiment, vous n'avez rien entendu ?

— Vaguement, dans mon premier sommeil, les chiens aboyer : c'est tout.

— Depuis neuf heures hier soir vous n'avez pas entendu les lions ?

— Mais non, que je vous assure.

— Et pourtant ils sont passés, et il y a de la casse, pour sûr. Ce n'a été toute la nuit que

grognements et rugissements, broiment d'os et mastication goulue de chairs. Je crains que nos chèvres aient été décimées. Notre vieux Castor n'est plus là. De la nuit nous n'avons pu fermer l'œil. Pour moi je circulais dans ma hutte à pas étouffés, n'osant ni crier, ni tirer, de crainte de voir le fauve bondir sur ma porte, l'enfoncer et me broyer. Ils viennent à peine de partir. Allons, prenez votre fusil et venez constater l'étendue de l'orgie qu'ils se sont payée à nos frais."

Quelques minutes après nous étions sur les lieux : il fallut bien se rendre à l'évidence. A dix mètres du logis, la mâchoire fraîchement décharnée d'un chien : pauvre Castor ! Un peu plus loin, du sang à peine bruni et coagulé. Sur le sol détrempé par la pluie d'hier, d'énormes empreintes de pattes de lion. Plus loin encore, les traces d'un troisième repas : des flaques de sang et la peau d'une chèvre. Étaient-ils donc trois les visiteurs de cette nuit ? Pendant quelque temps nous suivons leurs traces, qui se perdent bientôt dans les hautes herbes. N'allons pas plus loin : on pourrait troubler la digestion des fauves, et alors gare ! Rentrons pour la prière et l'instruction. Après, l'on avisera, et l'on prendra ses mesures pour la défensive, ou même l'offensive, car, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, ils reviendront ces bons amis : l'étalage est trop bien garni, trop tentant !

"C'est par ici qu'ils sont venus, nous disait après l'office un de nos noirs, en nous montrant de nouvelles traces de pattes de fauve toutes fraîches.

— Ils ont longé la rivière, affirmait un autre.

— Après l'avoir traversée, disait un troisième.

— Hier, soir, racontait celui-ci, j'ai aperçu briller des yeux au-dessus de la termitière qui surplombe ma hutte, et quelques minutes après j'entendais le rugissement de *Simba*.

Et les discours de ces grands enfants allaient leur train.

"S'agit pas de tout ça, leur dis-je alors ; trêve aux discours ! Disposons toutes choses pour leur capture, car, pour sûr, ils reviendront cette nuit. Allons, les hommes, vos haches, et partons pour la forêt. Il faut dresser à ces gêneurs un piège, et même deux, pour tenter de les avoir, morts ou vifs."

Deux heures après les deux pièges étaient debout. Des pieux, hauts de trois mètres, encerclaient deux chèvreries circulaires improvisées, de 1m 50 de diamètre. Au milieu, lié par une corde, un chevreau destiné au martyre s'ébattait, inconscient de son malheur tout proche. A l'entrée de la porte deux fusils, dont la détente est actionnée par une ficelle, attendent le visiteur. En se courbant sous l'huis pour atteindre sa victime, le lion déclanchera fatalement le déclic, et la décharge l'atteindra en pleine poitrine. Du moins nous avons combiné toutes choses pour qu'il en fût ainsi, et